

Jean le feu sacré

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS

03 DÉC. 2022
30 AVR. 2023

ORLÉANS

Bardin

1732-1809

DOSSIER DE PRESSE



MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
ORLÉANS

Sommaire

Commissariat p. 3

Avant-propos p. 5

Redécouvrir Jean Bardin p. 7

Autour de l'exposition p. 35

Catalogue de l'exposition p. 36

Visuels disponibles pour la presse p. 39

Musée des Beaux-Arts d'Orléans p. 46

Informations pratiques et contact presse p. 48



**EXPOSITION
DU 03 DÉC. 2022
30 AVR. 2023**

Commissariat

Commissariat scientifique

.....

Frédéric Jimeno, docteur en histoire de l'art

Comité scientifique

.....

Corentin Dury, conservateur des collections anciennes
du musée des Beaux-Arts d'Orléans

Christine Gouzi, professeur en histoire de l'art moderne,
Sorbonne Université

Mehdi Korchane, responsable de la conservation des arts graphiques
des musées d'Orléans

Nicolas Lesur, historien de l'art

Olivia Voisin, directrice des musées d'Orléans,
conservatrice des collections après 1750 du musée des Beaux-Arts d'Orléans

Scénographie

.....

Agence Nathalie Crinière / Maëlys Chevillot
Graphisme - Tania Hagemeister
Éclairage - Stéphanie Daniel
Signalétique - Publimark



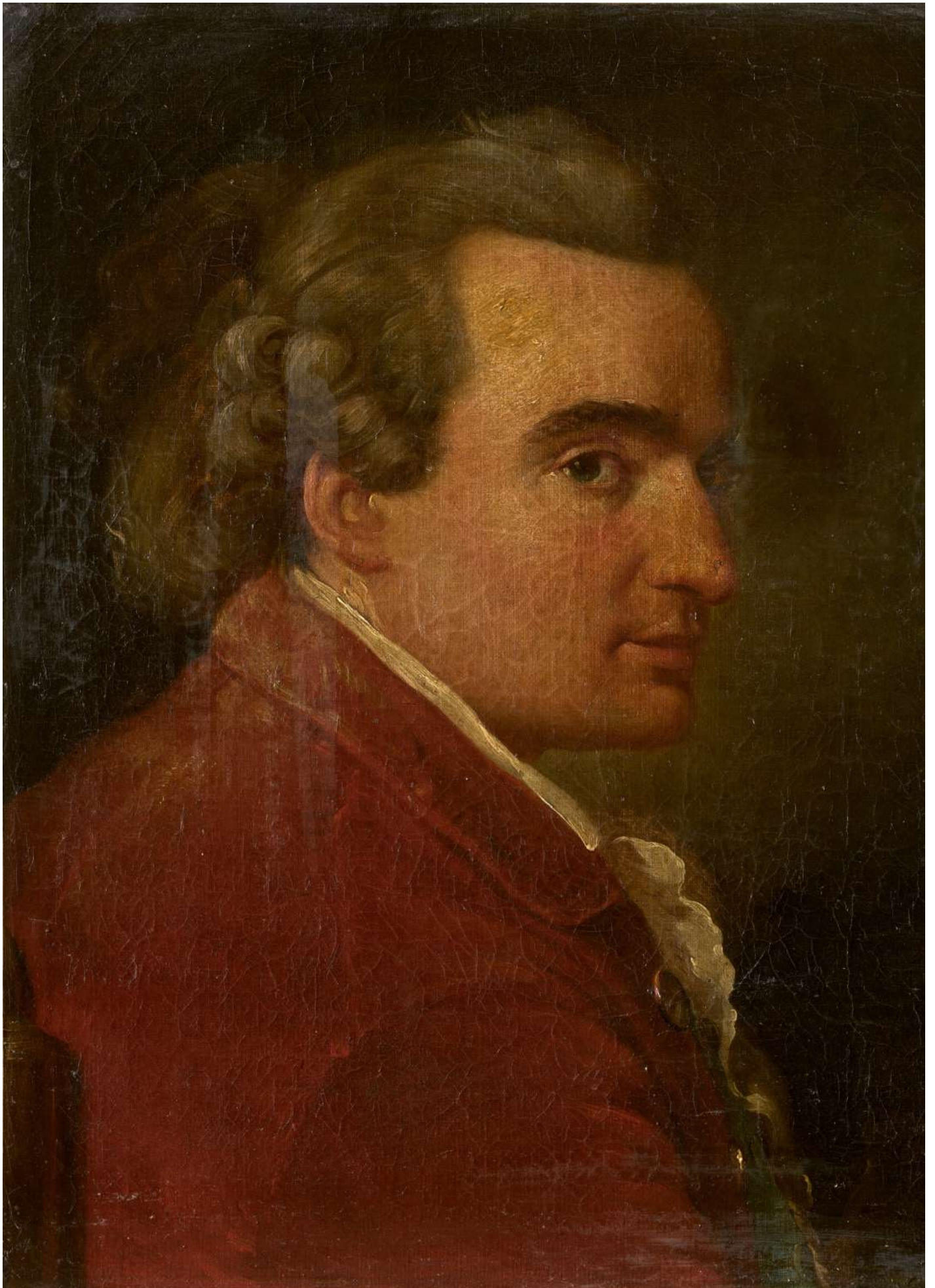
Avant-propos

L'acquisition en 2016 du *Portrait d'Aignan Thomas Desfriches* par Jean-Baptiste Perronneau, chef-d'oeuvre du pastel dont la préemption a été permise grâce à l'aide du fonds du patrimoine et sur les arrérages du legs Guillaux, a mis en lumière auprès du public celui sans qui Orléans n'aurait sans doute jamais connu l'extraordinaire dynamisme artistique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Collectionneur passionné, inséparable ami de Perronneau et de Cochin depuis les années d'études dans l'atelier de Natoire, dessinateur lui-même et parfait homme des Lumières désireux de faire d'Orléans un centre artistique, Desfriches a su attirer sur les bords de Loire les plus grands artistes en vue de commandes privées et publiques. Si le projet de monument à Jeanne d'Arc de Jean-Baptiste Pigalle n'aboutit pas, Hallé, Vien, Pierre et Deshayes dotent Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle d'un cycle magistral, Perronneau multiplie les séjours et les portraits de la bourgeoisie orléanaise et même Chardin séjourne dans la capitale du Loiret. C'est toutefois en 1786 que Desfriches laisse à sa ville son plus grand legs, lorsqu'il décide de fonder à Orléans une École gratuite de Dessin, sur le modèle de celles créées à Bordeaux ou Marseille. Cette fois-ci, les conseils de ses amis de l'Académie royale, Jean-Baptiste Marie Pierre et Charles-Nicolas Cochin, le conduisent à choisir Jean Bardin pour diriger l'établissement et former les dessinateurs qui pourront notamment revivifier les manufactures locales. Bardin fera bien plus, en ouvrant en 1799 le premier musée, adossé à l'École pour donner des modèles à ses élèves. Si cette salle de maîtres anciens ferme au bout de quelques années, Bardin pose les jalons d'un désir qui se concrétisera en 1823, lorsque le comte de Bizemont, l'un des jeunes fondateurs de l'École en 1786, ouvrira à l'autre bout de sa vie le musée que nous connaissons toujours aujourd'hui, héritage direct des volontés de Desfriches et de Bardin pour Orléans.

Le musée des Beaux-Arts d'Orléans continue son travail de mise à l'honneur des grands hommes qui ont écrit l'histoire artistique de la ville aux côtés de Desfriches. Après Jean-Baptiste Perronneau en 2017 et Jean-Marie Delaperche en 2020, c'est au tour de Jean Bardin de retrouver sa place dans l'histoire de l'art, grâce aux travaux de Frédéric Jimeno qui a permis de réunir l'œuvre du peintre et dessinateur. Le rôle de Jean Bardin dépasse toutefois celui de peintre faisant la fierté d'une ville. Son engagement, bien au-delà, palpité toujours dans la vie des institutions. L'École supérieure d'art et de design, descendante de l'École gratuite de dessin, continue de former avec ambition les futurs artistes, à proximité du musée qui depuis 1984 lui fait face, comme pour mieux rappeler les liens indestructibles entre le patrimoine et la création. Bardin n'imaginait sans doute pas devenir un jour un *artiste de l'Ancien Régime* lorsqu'il incarnait le renouveau pictural en remportant le Grand prix en 1765 ou qu'il arrivait en grand artiste contemporain à Orléans en 1786. Mais avait-il conçu que son action continuerait jusqu'à aujourd'hui de susciter des vocations et permettrait de voir émerger des plasticiens ?

L'exposition et le catalogue lui rendent cet hommage.

Olivia Voisin



Redécouvrir Jean Bardin

Le collectionneur Aignan Thomas Desfriches a fait d'Orléans depuis trente ans un centre artistique de premier plan lorsqu'il convainc en 1786 le conseil municipal d'ouvrir une École gratuite de dessin, sur le modèle existant dans d'autres villes françaises. Pour œuvrer à cette démocratisation culturelle marquant le début de la décentralisation hors de Paris, l'Académie royale lui recommande de faire appel comme professeur-directeur à Jean Bardin, nom glorieux des arts depuis vingt ans, célèbre en Europe pour ses dessins monumentaux et fiévreux qui rivalisent de notoriété avec ses peintures religieuses. Cet espoir de la peinture d'histoire dès ses débuts en 1760 rejoint les ambitions du collectionneur orléanais, qui attire depuis le milieu du siècle sur les bords de Loire les artistes de son temps, de Perronneau à Pigalle.

Prix de Rome en 1765, agrégé à l'Académie en 1779, Jean Bardin est de ceux qui écrivent l'histoire de l'art. Pourtant, aucune exposition ne lui avait été consacrée jusqu'alors, laissant dans l'ombre son œuvre autant que son action en faveur des arts. En 1786, il ouvrait l'École gratuite de dessin d'Orléans, aujourd'hui École Supérieure des Arts et de Design. En 1799, il la complétait par un musée pour fournir des modèles aux élèves. Deux des principales institutions culturelles de la ville doivent leur naissance à cet artiste, auquel Orléans rend hommage en révélant le peintre.

Cette exposition marque les débuts des études sur Jean Bardin, dont les œuvres ont jusqu'alors bien souvent été attribuées à ses contemporains, faute de référence. Plusieurs de ses tableaux monumentaux conservés dans des églises ont été restaurés, avec l'aide des Monuments Historiques et des collectivités. Grâce aux recherches récentes, Jean Bardin retrouve sa place dans la peinture des années 1760-1790 et dans l'histoire d'Orléans.



1. Le feu d'un jeune peintre (1760-1768)

Initialement destiné au commerce, qui le conduit de Montbard à Paris à l'âge de seize ans, Jean Bardin s'oriente huit ans plus tard vers la peinture, en entrant d'abord en 1755 dans l'atelier de Louis Lagrenée, de retour de Rome, puis, en 1760, dans celui de Jean-Baptiste Marie Pierre. Cette formation auprès des meilleurs peintres d'histoire et sa détermination à se faire un nom dans la peinture contemporaine lui valent de recevoir le deuxième grand prix de peinture de l'Académie en 1764, puis, en 1765, le premier prix.



Tullie faisant passer son char sur le corps de son père, 1765
Mayence, Landesmuseum Mainz
© GDKE RLP / photo Astrid Garth

Le sujet mis au concours, *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*, est rapporté par Ovide, Tite-Live et Valère Maxime et puise son origine dans la prise de pouvoir du dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe, grâce à la conspiration de son épouse Tullie, qui fait assassiner son père pour installer son mari sur le trône. Le moment choisi est celui où Tullie fait passer son char sur le corps inanimé du roi. La simple figuration d'un geste si violent et la lisibilité de la composition séduisent le jury face à ses deux concurrents malheureux, Ménageot et Berthélemy, qui remporteront le prix en 1766 et 1767.

Les trois années qui le séparent de son départ pour Rome permettent à Bardin de se perfectionner à l'École royale des élèves protégés auprès de Louis-Michel Van Loo. Ses premiers tableaux attirent l'attention des connaisseurs et lui valent ses premières grandes commandes.

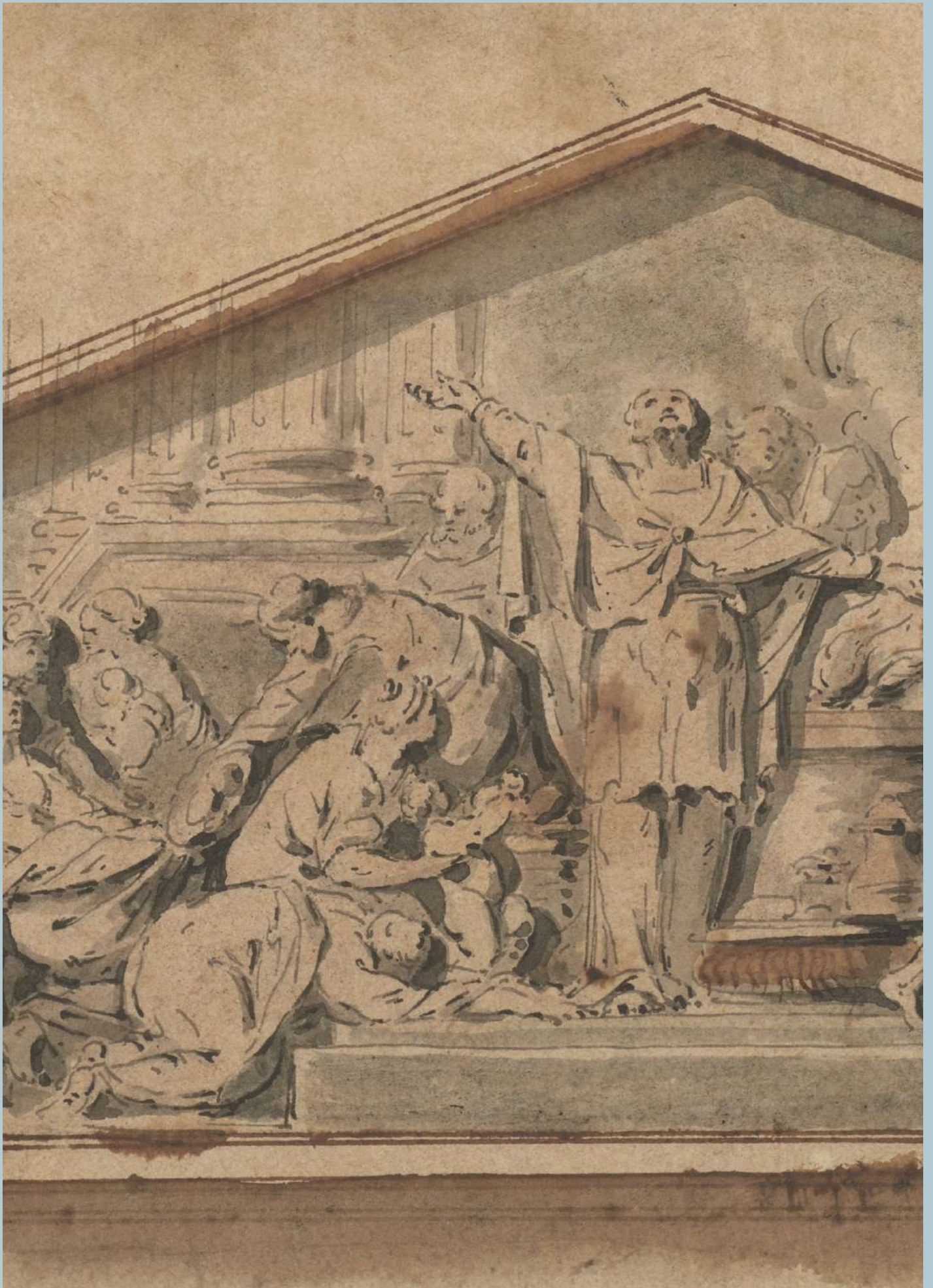


Le martyre de saint Barthélemy
© Mesnil-le-Roi, église paroissiale Saint-Vincent,
Conseil départemental des Yvelines, J.L. Josse

En 1765, le comte d'Artois le sollicite pour un *Martyre de Saint Barthélemy*, récemment redécouvert dans l'église de Mesnil-le-Roi lors d'une spectaculaire restauration. *Saint Charles Borromée donnant l'eucharistie aux pestiférés* (connu par deux études), puis son *Éducation de la Vierge*, pour la cathédrale de Bayonne, sont exposés au palais du Louvre dans la galerie d'Apollon. À travers ces œuvres transparaît un peintre habile, peu enclin à s'enfermer dans un style.



L'Éducation de la Vierge, 1768
© Bayonne, Cathédrale Sainte-Marie, chapelle Sainte-Anne, Jean-Pierre Rousset



2. Une parenthèse romaine (1768-1772)

Après trois ans à l'École royale des élèves protégés, Jean Bardin quitte Paris pour Rome, en compagnie de son tout jeune élève Jean-Baptiste Regnault et du sculpteur Pierre Julien. Dès son arrivée à la fin du mois de novembre 1768, il réside à l'Académie de France à Rome dans le palais Mancini.

Son directeur, Charles Natoire, évoque les progrès du lauréat et sa bonne conduite durant les quatre années passées dans la Ville éternelle. Peu nous est parvenu sur ces années romaines, mais les citations fréquentes du plafond de la chapelle Sixtine de Michel-Ange, de la galerie Farnèse des Carrache ou encore d'antiques tel l'*Apollon du Belvédère*, qui ponctuent les tableaux réalisés à son retour, trahissent l'étude des modèles à laquelle il se livre, comme tous les pensionnaires.



Bacchanale ou Le Retour des vendangeurs, 1768-1772
© Musée des Beaux-Arts d'Orléans

À côté de ces exercices traditionnels, qui constituent l'enjeu du voyage, il s'ouvre à d'autres genres et exerce son pinceau, sans doute sous l'influence des autres pensionnaires. Le paysage l'attire, avec des scènes de cascades de Tivoli ou des vues de ruines, notamment du Colisée. Il s'essaie à l'architecture, comme le suggèrent deux études pour un fronton d'église, probablement en lien avec Pierre-Adrien Pâris arrivé en 1771 et qui est resté propriétaire de l'une des feuilles. Regnault s'arrête quant à lui sur les costumes traditionnels des italiennes. L'effervescence de la Rome des années 1770, où les artistes français croisent les peintres italiens ou anglais, attise la curiosité de Bardin. Il est notamment sensible aux propositions en rupture du peintre britannique Gavin Hamilton (1723-1798), dont la suite de sujets de l'*Illiade*, avec leur rythme dense, l'a fortement marqué et imprègne ses peintures au retour en France.



3. À la conquête du public (1773-1779)

Au retour en France, la famille s'agrandit avec la naissance d'un troisième enfant en 1774, dix ans après le mariage du peintre avec Marie-Madeleine Legein. Dans l'atelier, Bardin mûrit l'expérience italienne et déploie un répertoire de sujets à l'antique inspirés de son voyage autant que par la vogue contemporaine. Vestales et sujets mythologiques répondent à un goût pour le dessin autonome ou d'invention, en plein essor dans les années 1770 et qui conduit l'artiste vers la séduction des belles feuilles. Sa première exposition, en 1776, dans le salon des Grâces du Colisée à Paris, dans les jardins des Champs-Élysées, révèle une sélection d'œuvres produites depuis 1773, dont la diversité témoigne de son désir de conquérir un public large autant que de démontrer la diversité de son talent. Le *Martyre de saint André*, grand format destiné au chœur de l'abbatiale d'Anchin, près de Douai, ou *Salomon entraîné dans l'idolâtrie, sacrifiant aux idoles* (coll. part.), précieux tableau de cabinet aux couleurs chatoyantes, montrent les facultés de son pinceau.



La Maladie d'Antiochus découverte par le médecin Érasistrate, 1774
© Musée Buffon de la ville de Montbard

À leurs côtés, des dessins révèlent son ambition dans ce champ, avec deux feuilles monumentales à la pierre noire et rehauts de craie blanche, *L'Enlèvement des Sabines* et *Le Massacre des Innocents* (non localisé), de plus d'un mètre de large chacune, qui font sensation.



Salomon sacrifiant aux idoles, vers 1777
© Orléans, musée des Beaux-Arts

L'intérêt est particulièrement fort à l'égard des artistes qui exposent pour la première fois. Bien que Bardin ait déjà quarante-quatre ans, la critique est durablement impressionnée par ses dons de dessinateur. Pour le rédacteur des *Mémoires secrets*, Bardin « dessine comme les plus grands maîtres ». Sa solide réputation fait que tous les amateurs, jusqu'au prince Albert-Casimir de Saxe-Teschen et son épouse, l'archiduchesse Marie-Christine de Habsbourg, cherchent à posséder ses feuilles.



Bacchantes décorant la statue du dieu Pan
Vienne, Albertina © Albertina



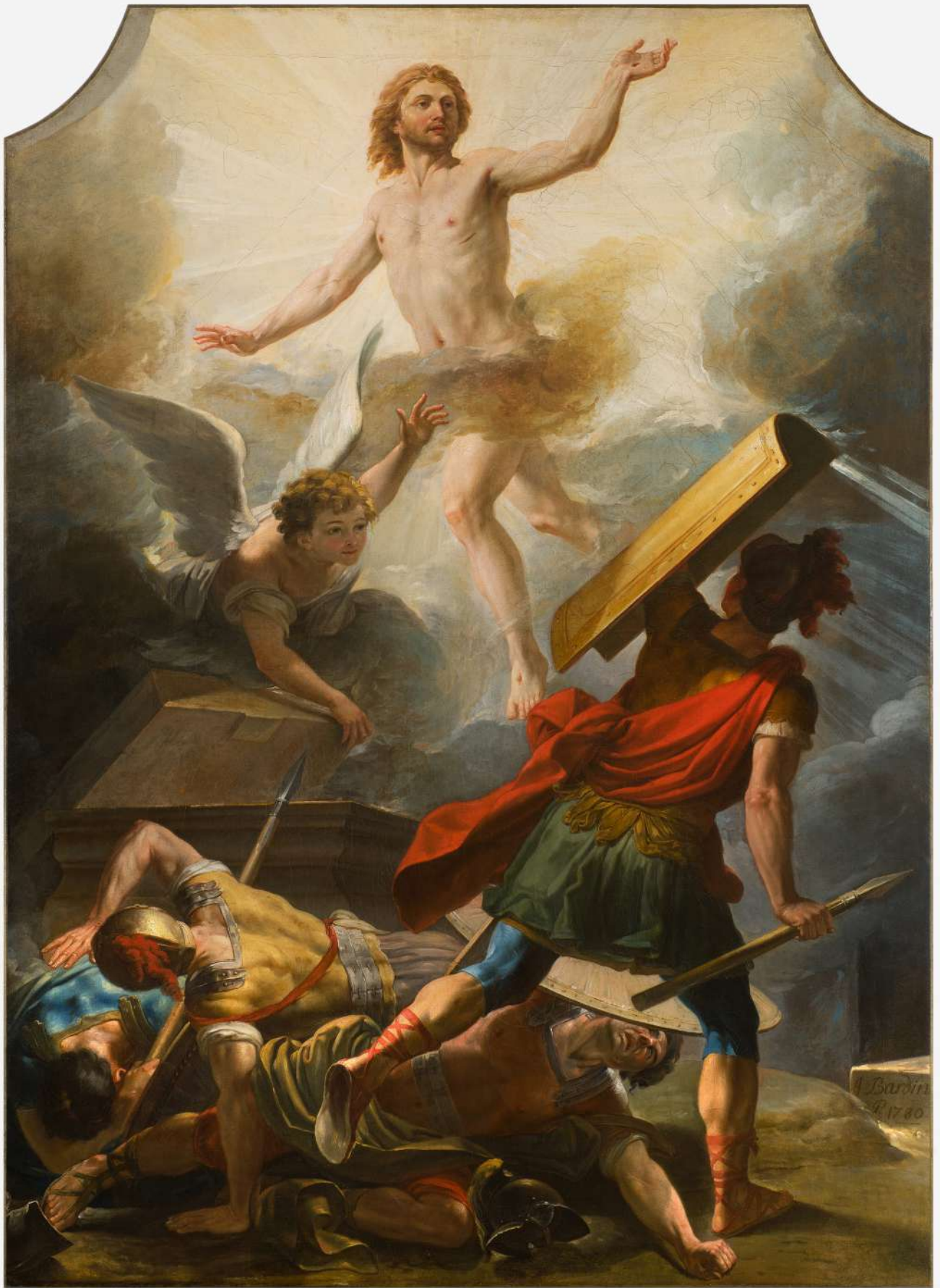
4. Le dessin de collection au temps de Bardin

Longtemps cantonnée à des fonctions utilitaire et expérimentale (études, modèles, projets), la composition de dessins d'invention devient une pratique artistique autonome au XVIII^e siècle. L'instauration d'un Salon, au palais du Louvre, à partir de 1737, destiné à exposer les œuvres des artistes agréés par l'Académie royale de peinture et de sculpture, a servi de caisse de résonance à cette partie de leur production. Les « dessins de présentation », initialement destinés à être soumis à l'aval des commanditaires, sont exposés par les peintres pour faire la promotion de leurs talents et deviennent des objets de prestige. Les dessins d'invention acquièrent une valeur d'échange et entrent dans les cabinets d'amateurs.

L'esthétique coloriste qui s'est développée en France depuis la fin du XVII^e siècle, exaltant la touche franche et l'art de mélanger les teintes plutôt que la perfection des contours, s'est traduite dans la pratique du dessin par l'introduction de la couleur. Aux trois crayons chers à Watteau (pierre noire, sanguine et craie blanche) a succédé la sanguine seule chez les contemporains de François Boucher. Le mimétisme du dessin avec la peinture s'accroît au tournant des années 1770 avec le développement du lavis et de la gouache, dont les effets sont proches de l'esquisse peinte. Le papier teinté ou préalablement lavé, en bleu le plus souvent, est privilégié pour faire ressortir le « feu » de la gouache blanche, qui « réchauffe » la composition. C'est à leur virtuosité dans cette manière de peindre en dessinant que Bardin et certains de ses contemporains, tels Jean-Jacques Lagrenée et Jacques Gamelin, doivent leur succès auprès des collectionneurs.



Jean-Jacques Lagrenée
L'Annonce aux bergers
© Paris, Galerie Éric Coatalem



5. L'ambition du peintre d'histoire (années 1780)

Reconnu par les amateurs, Jean Bardin franchit une nouvelle étape, en 1779, lorsqu'il est agréé par l'Académie royale de peinture et de sculpture. Dans l'attente de produire un morceau de réception, qui confirmera son intégration, il peut exposer au Salon organisé tous les deux ans au palais du Louvre. Ce nouveau statut renforce sa renommée et le désigne pour des commandes d'envergure de la direction des Bâtiments du roi ou de la Cour. Son ambition de peintre d'histoire, genre le plus élevé de la hiérarchie établie par l'Académie, est couronnée de succès. Entre 1780 et 1781, il peint une *Adoration des Mages* pour la chapelle de la Trinité du château de Fontainebleau (*in situ*) avant de recevoir la commande par Madame Louise de France d'une *Immaculée Conception* pour la chapelle du Carmel de Saint-Denis.



Herminie pleurant Tancrède blessé, années 1780
© Musée des Beaux-Arts d'Orléans

La récente restauration de la *Résurrection du Christ*, offerte en 1780 à l'église de Charmentray en souvenir de la naissance de sa fille dans la commune, permet de mieux cerner l'art de Bardin, qui doit beaucoup à l'étude des maîtres. C'est dans ce contexte favorable qu'il reçoit en 1780 la commande pour la chartreuse de Valbonne d'un cycle monumental des sept Sacrements, qui l'occupera plus de dix ans et restera son grand œuvre.

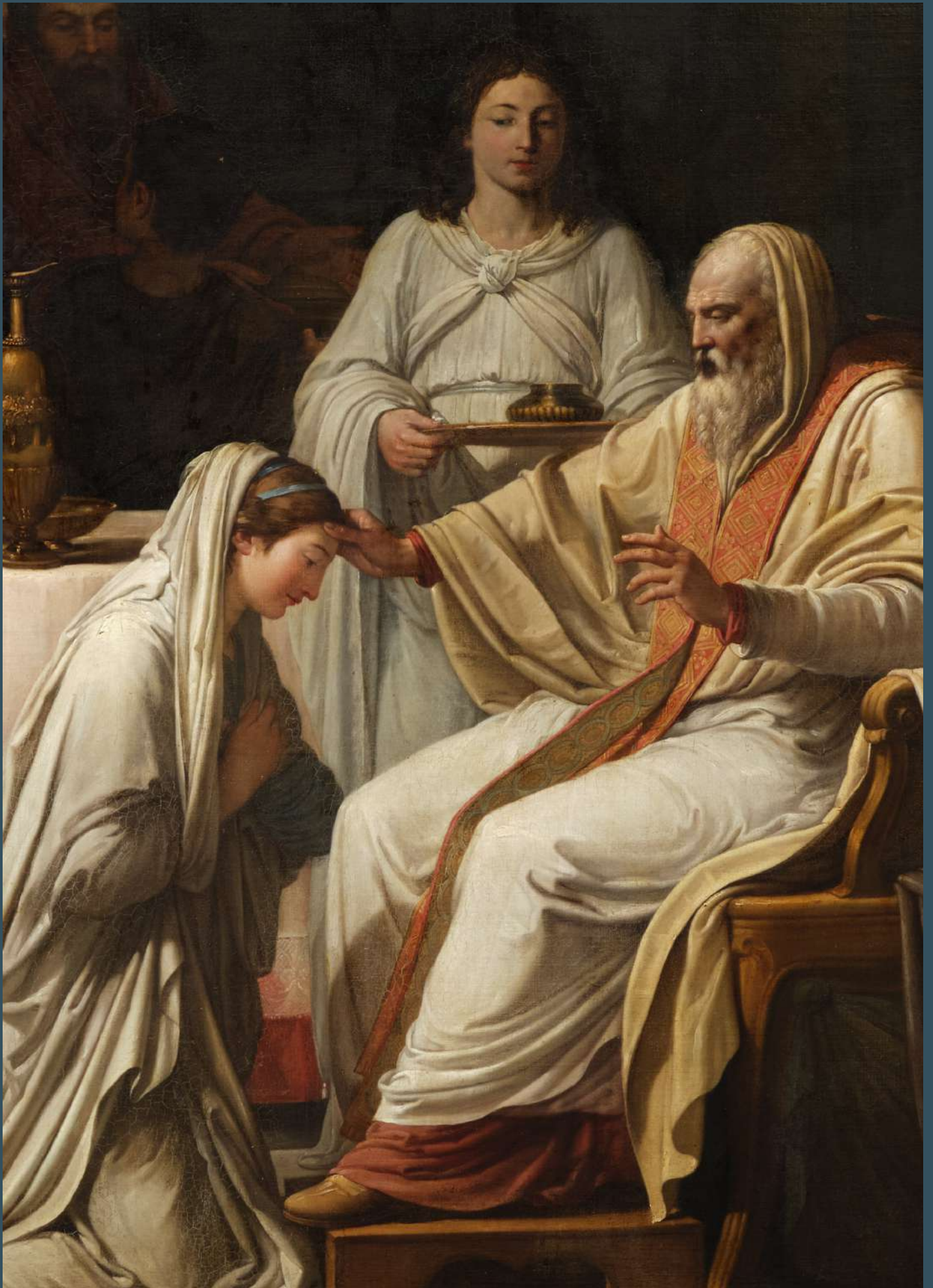
Le 26 janvier 1782, l'Académie valide l'esquisse de son morceau de réception, avec pour sujet *Mars et Vénus*, mais le tableau définitif ne sera jamais soumis à l'approbation de l'institution. Quatre ans plus tard, alors qu'il est âgé de cinquante-trois ans, Charles-Nicolas Cochin et Jean-Baptiste Marie Pierre, respectivement secrétaire et président de l'Académie royale, le désignent comme le candidat parfait pour prendre la direction de l'École gratuite de dessin que leur ami Aignan Thomas Desfriches fonde à Orléans. Son succès auprès des collectionneurs ne se tarit pas et son arrivée à Orléans comme professeur de dessin ne fait que renforcer le désir des amateurs d'acquérir ses belles feuilles.



Mars sortant des bras de Vénus pour aller à Troie (esquisse), 1782
© Orléans, musée des Beaux-Arts



Mars sortant des bras de Vénus pour aller à Troie, 1782
© Orléans, musée des Beaux-Arts



6. L'œuvre d'une vie : les sept Sacrements pour la chartreuse de Valbonne (1780-1790)

L'église de la chartreuse de Valbonne (Gard), dessinée par l'architecte avignonnais Jean-Pierre Franque pour compléter le bâtiment du XIII^e siècle, vient d'être achevée lorsque Jean Bardin reçoit la commande d'un cycle monumental des sept Sacrements. Destinées à agrémenter le haut des murs de la nef ainsi que le parement au-dessus de l'entrée, ces sept toiles de cinq mètres de large chacune restent le testament du peintre, qui y passa plus de dix ans. Elles furent l'occasion d'un dialogue ininterrompu avec les grands maîtres, de Poussin à Subleyras.

Le contrat entre Bardin et la communauté est signé le 9 août 1780 ; le 7 mai 1790, cinq tableaux étaient en place : *La Pénitence* (1782), *L'Eucharistie* (1783), *L'Extrême-Onction* (1785), *L'Ordination* (1786) et *La Confirmation* (1788). La sixième toile, *Le Baptême*, arrive en novembre 1790. Un grand cadre pour le septième tableau « auquel on travaille encore » est mentionné. *La Pénitence* et *L'Extrême-Onction* sont exposés aux Salons de 1783 et 1785, après quoi les fonctions de Bardin à Orléans à partir de 1786 le poussent à accélérer la réalisation des peintures encore à livrer.

Le cycle, qui a connu par la suite les vicissitudes de l'histoire, est aujourd'hui montré presque pour la première fois. En 1793, le mobilier de l'église échappe à la vente mais les Chartreux ne pourront racheter Valbonne qu'en 1836 et ne récupèrent les tableaux de Bardin, placés entre temps dans le déambulatoire de la cathédrale de Nîmes, qu'entre 1875 et 1888. La loi du 1^{er} juillet 1901 les oblige à quitter la France. Ils achètent et restaurent la chartreuse d'Aula Dei, à Saragosse, pour les communautés de Valbonne et de Vauclaire et y installent le 30 juillet 1905 les toiles dans le réfectoire. Depuis 2012, la chartreuse est occupée par la Communauté du Chemin neuf, qui a permis que ces sept tableaux monumentaux reviennent en France pour être vus du public.



Le Mariage, 1790-1791
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



La Pénitence, 1782
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



Le Baptême, 1788
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



La Confirmation, 1790
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



7. L'engagement pédagogique (1786-1809)

Le 15 novembre 1785, l'assemblée du corps municipal d'Orléans approuve la proposition de « quelques citoyens distingués de cette ville » d'ouvrir une École gratuite de dessin, comme il en existe déjà une vingtaine en France. La création de l'institution est surtout l'œuvre du collectionneur Aignan Thomas Desfriches (1715-1800), secondé par le comte André Gaspard Parfait de Bizemont-Prunelé (1752-1837). Orléans connaît depuis le milieu du siècle un remarquable essor artistique sous l'impulsion de Desfriches. Au déclin de sa vie, sa dernière action sera de revivifier les arts industriels pour concurrencer les produits venant de Paris, grâce à des artisans mieux formés au dessin.

Il lui faut un professeur. Choisi par le secrétaire et le président de l'Académie royale pour ses qualités de dessinateur, Jean Bardin sera le plus parfait directeur-professeur de « l'École académique et gratuite de peinture, sculpture, architecture et arts dépendans du dessin ». L'école ouvre ses portes le 23 novembre 1786. Pour Bardin, le peintre mais aussi le père de famille, cette nouvelle fonction garantit un salaire régulier dans une ville où il pourra continuer de produire en vue du Salon. Elle répond également à une ambition pédagogique sans faille qui le conduit à ouvrir en 1799 un premier *Muséum*, ancêtre du Musée, réunissant des tableaux anciens pour développer le goût et fournir des modèles.



Le Génie du Goût présente les Beaux-Arts à la Gloire, 1786
© Orléans, musée des Beaux-Arts

Malgré la Révolution, Bardin ne cessera jamais d'enseigner. Il continue d'abord de dispenser gratuitement des cours, avant que l'école n'intègre en 1797 l'école centrale du Loiret nouvellement créée puis, en 1803, le lycée d'Orléans, avant de redevenir municipale en 1804. Il en restera à chaque étape le même professeur de dessin investi.



8. Une famille d'artistes de la Révolution à l'Empire (1789-1809)

L'École de dessin voit rapidement son quotidien perturbé par les événements révolutionnaires. Bardin continue de la maintenir ouverte à ses frais et, pour fournir le matériel aux élèves, propose au sein de l'école une boutique tenue par sa sœur, jusqu'à ce que le Département lui apporte quelques secours en 1792. Malgré ces difficultés, Bardin s'engage en faveur de la Révolution française. En 1792, il publie dans le journal *Révolutions de Paris* un texte soutenant la lutte pour les droits des patriotes, il participe à l'organisation des fêtes révolutionnaires à Orléans et s'investit dans la vie municipale, comme Notable du Conseil général de la Commune d'Orléans et officier municipal, entre autres responsabilités.



Joseph Chinard, *Portrait d'Étienne Alexandre Bardin*, vers 1800-1805
© Collection Grégoire Bardin

Son fils cadet, Étienne Alexandre, né en 1774, est mentionné dans le premier bataillon de volontaires orléanais et est nommé adjudant-major en septembre 1792. Sa fille Ambroise Marguerite, née en 1768, épouse quant à elle le sculpteur Pierre-François Mollière, adjoint de Bardin à l'École de dessin et sans-culotte notoire, à la tête d'une manufacture de faïence fine et de porcelaine. Lui-même devient officier municipal et il est chargé en 1793 de produire deux mille piques dans sa manufacture du Sanitas, faubourg Madeleine.

Inlassable pédagogue, Bardin a surtout transmis le goût des arts à ses enfants. Sa fille Ambroise Marguerite pratique la gravure, le pastel et la peinture sur porcelaine et travaille certainement aux côtés de son mari. Son cadet, Étienne Alexandre, poursuit sa carrière dans l'armée napoléonienne comme colonel et il reformera à partir de 1811 le costume des soldats en faisant appel à des peintres comme Carle Vernet.

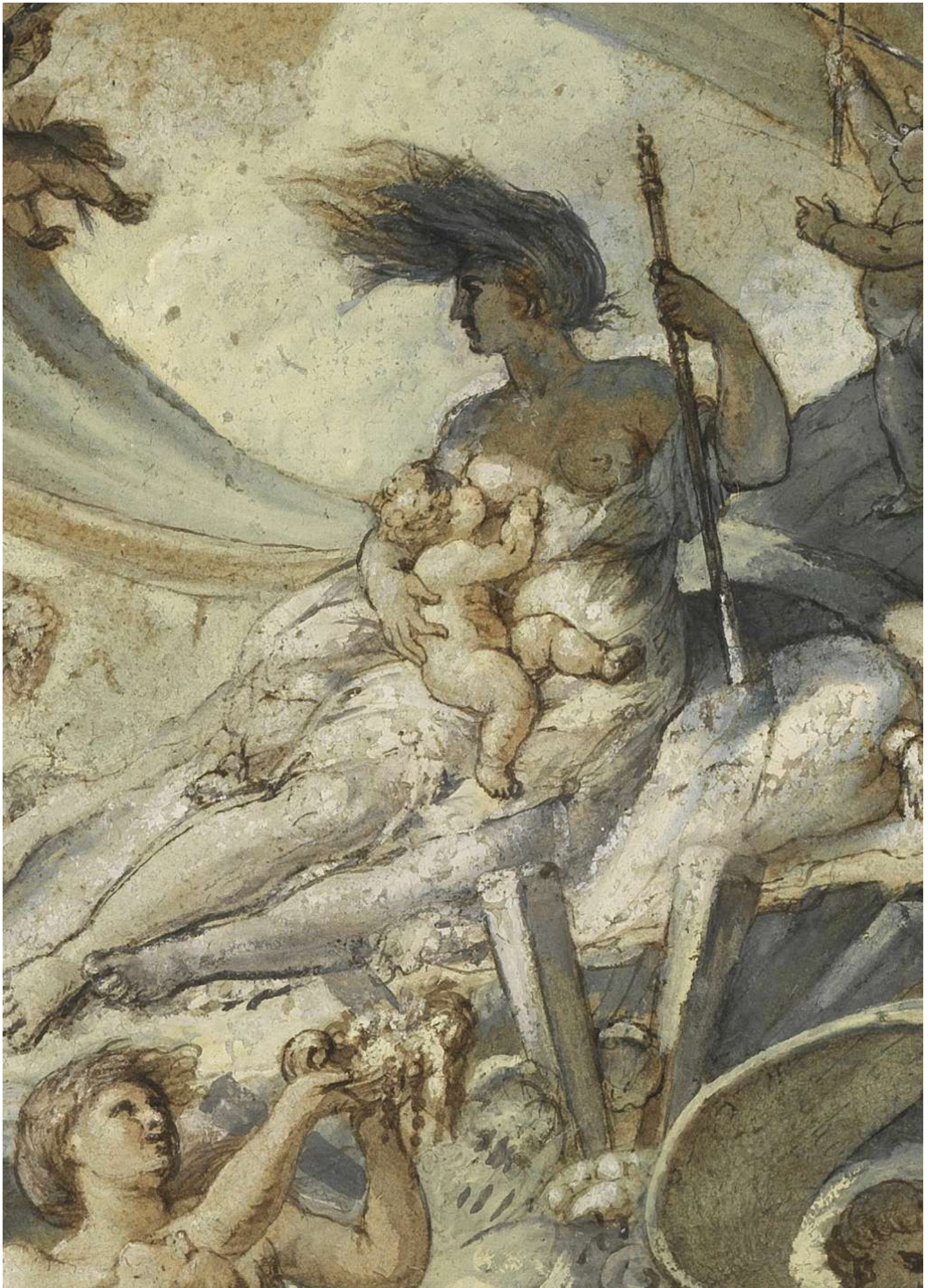


9. L'héritage de Jean Bardin

Si les dernières années de Jean Bardin sont occupées par des responsabilités civiles, il n'en continue pas moins d'exercer son génie d'invention dans des feuilles pour les amateurs. Deux dessins mythologiques envoyés au Salon de 1795 (non localisés), sans doute dans le but de renouer avec sa clientèle parisienne, constituent sa dernière participation à une exposition publique, ce qui ne l'empêche pas de donner en 1802 une contribution au concours de la Paix d'Amiens. Ses derniers dessins montrent combien son style a évolué au profit d'effets sculpturaux empreints de l'esprit de l'antique qui pénètre tous les domaines de la création.

Jean Bardin meurt le 6 octobre 1809 à Orléans, à l'aube de ses soixante-dix-sept ans. Après une décennie d'incertitude, le vieux maître laisse une école stable et tournée vers l'avenir. Elle a pris place en 1807 dans un nouveau bâtiment partagé avec la bibliothèque, construit par son ancien élève, l'architecte François Pagot (1780-1844), qui concevra le nouvel urbanisme de la ville. Bardin a également organisé sa succession en faisant nommer à sa place de professeur de dessin son élève préféré, Jacques Salmon (1781-1855), ancien premier prix de l'école pour la figure. Le paysagiste Gabriel Rabigot (1753-1834) rejoindra dès 1814 l'établissement comme suppléant. Tous deux formeront quelque soixante jeunes gens âgés de dix à seize ans, nommés par le maire parmi les jeunes ouvriers peu fortunés de la ville, afin d'y suivre pendant quatre ans l'enseignement du dessin approprié aux arts mécaniques.

En vingt ans, Bardin a livré en héritage à la ville d'Orléans deux de ses principales institutions culturelles : l'actuelle École Supérieure d'Art et de Design, ainsi que le Musée, qui sera inauguré en 1825 dans sa forme définitive, par le comte de Bizemont, qui quarante ans plus tôt avait recruté Bardin pour redynamiser les arts dans la cité ligérienne.



Autour de l'exposition

VISITES

Visites commentées

Guidé par un médiateur, partez à la découverte de l'exposition

- Dimanche 08 janvier à 15h
- Samedi 28 janvier à 16h
- Dimanche 5 février à 15h
- Dimanche 12 février à 15h
- Jeudi 16 février à 18h30
- Jeudi 16 mars à 18h30
- Dimanche 2 avril à 15h
- Dimanche 16 avril à 15h
- Jeudi 20 avril à 18h30
- Jeudi 27 avril à 18h30
- Dimanche 30 avril à 15h

Les sept Sacrements de Jean Bardin

par Mehdi Korchane, conservateur des arts graphiques des musées d'Orléans

- Jeudi 15 décembre à 18h30

Secrets d'expo'

Participez à cette visite à deux voix avec les équipes techniques pour découvrir tous les secrets de l'exposition. Ces visites exceptionnelles vous permettront d'explorer les coulisses et enjeux de ce projet.

- Jeudi 02 mars à 18h30
- Jeudi 13 avril à 18h30

Visites flash

À l'occasion du week-end Télérama

- Samedi 18 et dimanche 19 mars
- À 14h, 15h, 16h et 17h (durée 30 min)

CONFÉRENCES

Jean Bardin, un grand peintre redécouvert

par Frédéric Jimeno

- Samedi 7 janvier à 15h

Jean Bardin face à ses contemporains

par Sylvain Laveissière, conservateur honoraire au département des peintures du Musée du Louvre

- Samedi 18 mars à 15h

CONCERTS

avec la collaboration de Martine Kaufmann

Une soirée de sonates en 1800

par Justin Taylor, piano forte, et Sophie de Bardonnèche, violon

- Dimanche 29 janvier à 15h

Musique de cour, musique du peuple au temps de Bardin,

par Paul Goussot, clavecin

- Dimanche 5 mars à 15h

COURS D'HISTOIRE DE L'ART

Cycle de cours par Nicolas Lesur, spécialiste de la peinture du Siècle des Lumières

- Jeudi 13 octobre : *La formation : enseignement, modèles, atelier*
- Jeudi 17 novembre : *L'appel de l'Italie*
- Jeudi 1^{er} décembre : *Les commanditaires*
- Jeudi 8 décembre : *Les amateurs et le Salon*
- Jeudi 15 décembre : *La liberté de l'artiste*

Catalogue de l'exposition



Jean Bardin (1732-1809), le feu sacré

Musée des Beaux-Arts d'Orléans /
Le Passage, Paris-New York Éditions

304 pages, 193 illustrations, 38 €

AUTEURS

Jean-Louis Ducoing, Corentin Dury,
Marie Fournier, Christine Gouzi,
Frédéric Jimeno, Mehdi Korchane,
Nicolas Lesur, Olivia Voisin

Cet ouvrage est la première monographie jamais consacrée à Jean Bardin (1732-1809). Prix de Rome en 1765, il appartient à une génération de peintres qui va rénover la peinture d'histoire française dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Dessinateur virtuose recherché pour ses dessins mythologiques et sensuels pleins de feu, peintre religieux à succès de la fin du règne de Louis XV à la Révolution, il apparaît comme le candidat idéal à la direction de l'École gratuite de dessin d'Orléans au moment de la création de cet établissement en 1786. Il consacre les vingt dernières années de sa vie à l'enseignement de l'art dans la capitale ligérienne, ainsi qu'à la sauvegarde du patrimoine artistique orléanais durant la tourmente révolutionnaire, et il sera l'artisan du premier musée de la ville.

Si la circulation de ses dessins a conservé sa mémoire auprès des spécialistes et des amateurs, son œuvre peinte, principalement constitué de tableaux d'autel relégués en province et obscurcis par le temps, est tombé dans l'oubli. Leur restauration et la campagne photographique menée à la faveur de l'exposition « *Jean Bardin (1732-1809). Le feu sacré* » le révèlent pour la première fois au public. Sa série des Sacrements, la grande œuvre de sa vie, peinte pour les chartreux de Valbonne entre 1781 et 1790, puis exilée avec leur communauté à Saragosse en 1903, l'impose comme un peintre de premier plan. En rassemblant sa production, cet ouvrage richement illustré et rédigé par des spécialistes de l'art du XVIII^e siècle lui rend la place qu'il mérite dans l'histoire de l'art.

Catalogue des œuvres par Frédéric Jimeno,
avec des essais de Jean-Louis Ducoing,
Christine Gouzi, Frédéric Jimeno et Nicolas Lesur.

Salomon sacrifiait aux idoles fait partie des sujets que Bardin a multipliés pour répondre à la demande des amateurs: trois versions sont signalées ces années (III, 35). Le dessein d'Orléans serait alors une sorte de réplique du dessein de 1777, à moins que Bardin n'ait voulu garder un *ricordo* de sa composition, plus petit que l'autre version d'une vingtaine de centimètres. Tout au moins, observe-t-on une simplification du dessein dans l'application du lavin et de la gauche, qui rend cette feuille unique.

73



III, 33. Jean Bardin, Salomon sacrifiait aux idoles, vers 1796. Huile sur toile, 46 x 38 cm. Collection particulière. Reproduit avec l'aimable autorisation de la Galerie Didier Arasse

40



Carl, 28



50



10

51



11

52



12



53

13

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



1.

Tullie faisant passer son char sur le corps de son père, 1765
Huile sur toile, 114 x 145,5 cm
Mayence, Landesmuseum Mainz
© GDKE RLP / photo Astrid Garth



2.

Tullie faisant passer son char sur le corps de son père
(esquisse), 1765. Huile sur toile, 45 x 55 cm
© Orléans, musée des Beaux-Arts



3.

Alexandre malade donnant à Philippe, son médecin, la lettre qui l'accuse, 1999.9.2, 1774
Plume et encre brune, lavis brun et rehauts de gouache blanche,
sur papier bleu, 18,3 x 30,5 cm
© Musée Buffon de la ville de Montbard



4.

La Maladie d'Antiochus découverte par le médecin Erasistrate,
1999.9.1, 1774
Plume et encre brune, lavis brun et rehauts de gouache blanche,
sur papier bleu, 18,3 x 30,5 cm
© Musée Buffon de la ville de Montbard



5.

Autoportrait, 1773
Huile sur toile, 45,5 x 36,5 cm
© Collection particulière



6.

Le Martyre de Saint Barthélemy, 1765
Huile sur toile, 280 x 200 cm
© Mesnil-le-Roi, église paroissiale Saint-Vincent
Conseil départemental des Yvelines, J.L. Josse



7.

Apollon descend de son char, 1776
Plume et encre noire, lavis gris et rehauts
de gouache blanche, 30,2 x 18,2 cm,
Vienne, Albertina © Albertina



8.

Bacchantes décorant la statue du dieu Pan
Plume et encre noire, lavis gris et rehauts de gouache
blanche sur papier préparé en bleu, 43,8 x 32 cm
Vienne, Albertina © Albertina



9.

Mars sortant des bras de Vénus pour aller à Troie, 1782
Huile sur toile, 242 x 178 cm
Orléans, musée des Beaux-Arts
© Musée des Beaux-Arts d'Orléans



10.

Herminie pleurant Tancrede blessé, années 1780
Gouache, lavis d'encre de couleur sur papier
44 x 32 cm, Orléans, musée des Beaux-Arts
© Musée des Beaux-Arts d'Orléans



11.

Homme debout de dos, bras levés, 1765-1768
Sanguine sur papier beige. 53,9 x 39,3 cm
© Paris, Beaux-Arts de Paris



12.

L'Éducation de la Vierge, 1768
Huile sur toile, 376 x 207 cm
© Bayonne, Cathédrale Sainte-Marie, chapelle Sainte-Anne, Jean-Pierre Rousset



13.

Le Mariage, 1790-1791
Huile sur toile, 216 x 485 cm
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



14.

La Pénitence, 1782
Huile sur toile, 216 x 485 cm
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



15.

Le Baptême, 1788
Huile sur toile, 216 x 485 cm
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



16.

La Confirmation, 1790
Huile sur toile, 216 x 485 cm
© Saragosse (Espagne), chartreuse d'Aula Dei, réfectoire



17.

Le Sacrifice d'Iphigénie, vers 1773
Huile sur toile, 44,8 x 90,6 cm
© Lyon, Collection particulière



18.

La Promenade de Téthys, 1787
Plume et encre brune, lavis brun et gris, rehauts de gouache, d'aquarelle et de sanguine, sur traces de pierre noire reprises à la plume et encre noire, sur papier vergé beige, 39,7 x 62,9 cm
© Vevey, collection particulière, en dépôt au musée Jenisch – Centre national du dessin



19.

Salomon sacrifiant aux idoles, vers 1777
Plume et encre noire, lavis gris et rehauts de gouache blanche sur un tracé à la pierre noire, 32,6 x 41 cm
© Orléans, musée des Beaux-Arts



20.

Le Triomphe d'Amphitrite, vers 1787
Plume et encre brune, lavis brun, lavis de sanguine et rehauts de gouache blanche, 32,7 x 51,2 cm
© Paris, Galerie Didier Aaron



21.

La résurrection du Christ, 1780
Huile sur toile, 194 × 140 cm
© Charmentray (Seine-et-Marne),
église de La Sainte-Trinité



22.

Ambroise Marguerite Bardin, épouse Mollière (Charmentray, 1768 – Paris, 1842) - *Autoportrait de l'artiste peignant son père, le peintre Jean Bardin*, 1791
Pastel sur papier marouflé sur toile, 76,3 × 66,2 cm
© Orléans, musée des Beaux-Arts



23.

La Charité, vers 1800
Plume et encre noires, lavis gris, rehauts de gouache
blanche sur papier vergé, 18,5 × 18,5 cm (ovale)
© Orléans, musée des Beaux-Arts



24.

Flore, 1803
Plume et encres brune et noire, lavis gris, aquarelle et rehauts de
gouache blanche sur papier vergé, 37 × 47 cm
© Paris, collection particulière

Musée des Beaux-Arts



Le musée des Beaux-Arts est officiellement inauguré en 1825 après avoir connu un premier établissement ouvert entre 1799 et 1804. Le collectionneur Gaspard de Bizemont, son premier directeur, fédère les donateurs en vue d'ouvrir un grand musée, d'abord tourné vers l'art ancien avant que ses collections ne soient complétées, sous le directorat d'Eudoxe Marcille (1870-1890), avec l'école romantique, puis à partir de 1950 avec des figures comme Gaudier-Brzeska et Max Jacob.

Rapidement à l'étroit dans l'Hôtel des Créneaux, il est le premier grand musée français à connaître des travaux d'agrandissement à la fin du XX^e siècle, avec son installation en 1984 dans l'actuel bâtiment de Christian Langlois, face à la cathédrale. Depuis 2016, un redéploiement des collections a conduit à une refonte complète du parcours, étage après étage. Plus de 1100 œuvres sont présentées dans un parcours chronologique mêlant les techniques et privilégiant le contexte. Après l'ouverture des salles de la fin du XV^e au milieu du XVII^e siècles, puis du 1^{er} étage consacré à la période allant du milieu du XVII^e siècle à 1815, les salles du XIX^e siècle ont rouvert en 2021. Elles seront suivies par les salles couvrant la période allant de 1870 à aujourd'hui.

Les espaces ont été repensés de façon à redonner leur place aux collections restaurées et sorties de réserves, dans une scénographie aux couleurs chaleureuses et historiques. Le parcours est jalonné de cartels développés posés au sol pour libérer le mur et laisser le visiteur libre de profiter de l'ensemble des informations sur les œuvres et leur contexte. Un cabinet des pastels et quatre cabinets d'arts graphiques ponctuent le parcours afin de présenter par rotation

dans des accrochages thématiques les 13.000 dessins et 50.000 estampes du musée. Le parcours présente parmi les écoles étrangères des œuvres du Corrège, de Guido Reni, de Carrache, du Tintoret, de peintres napolitains, un fonds parmi les plus importants de France de peintures hollandaises (Brueghel, van Dyck, Ruysdael...) et le *Saint Thomas* de Velázquez, rare tableau de jeunesse du peintre espagnol.

Le musée est renommé pour ses collections françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, dont une partie du décor peint du château de Richelieu (Deruet, Prévost, Fréminet) et des œuvres des plus grands artistes français de l'époque : Philippe de Champaigne, les frères Le Nain, Georges de La Tour, Jean-François de Troy, Jean-Baptiste Greuze, Jean-Marc Nattier, François Boucher, Hubert Robert, Jean-Antoine Houdon, Jean-Baptiste Pigalle... Le musée possède aussi un cabinet exceptionnel de pastels, un des plus riches d'Europe, regroupant les œuvres des trois grands pastellistes du XVIII^e siècle : Jean-Baptiste Perronneau, qui est chez lui à Orléans avec vingt-trois portraits, Maurice Quentin de La Tour et Jean-Baptiste Siméon Chardin.

Entre 1870 et 1890, le collectionneur et conservateur Eudoxe Marcille (propriétaire des *Fraises* de Chardin) constitue au musée d'Orléans un véritable mémorial du romantisme. Cet ensemble unique en France mêlant peinture et sculpture réunit Delacroix, Théodore Chassériau, Alexandre Antigna, Corot, Léon Cogniet et Henry de Triqueti, Flandrin... Courbet et Gauguin côtoient pour la fin du siècle Maurice Boutet de Monvel et la peinture d'histoire monumentale de la fin du XIX^e siècle.

Enfin, le musée propose un panorama de l'art moderne et contemporain avec des œuvres de Marie Laurencin, Tamara de Lempicka, Simon Hantaï, Zao Wou-Ki, Gaudier-Brzeska, Max Jacob, Bernard Rancillac, Gérard Fromanger, Olivier Debré.



Le feu sacré

Jean Barclin




ORLÉANS

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS

03 DÉC. 2022
30 AVR. 2023



Place Sainte-Croix
45000 Orléans
Tél. 02 38 79 21 86

www.orleans-metropole.fr
musee-ba@ville-orleans.fr
   @MBAOrléans

Ouvert du mardi au vendredi : 10h - 18h
Nocturne le jeudi : 10h - 20h
Dimanche : 13h - 18h

Entrée libre le premier dimanche du mois

Tarif plein : 6€ / Tarif réduit : 3€
Un billet donne accès gratuitement
dans la même journée aux autres musées

CONTACTS PRESSE

Margaux Graire
Alambret Communication
+33 1 48 87 70 77
margaux@alambret.com

Emma Mouton
Chargée de diffusion des Musées d'Orléans
+33 2 38 79 24 44
emma.mouton@orleans-metropole.fr